

Roubaix-Tourcoing, district lainier par excellence

Lors des expositions internationales organisées en 1906 et 1911 à Tourcoing et à Roubaix, tous les spécialistes de la laine et de sa transformation sont d'accord : dans et autour de Roubaix et de Tourcoing - 122 723 et 82 644 habitants - s'est formé, en un peu plus d'un demi-siècle, le district lainier par excellence. Aucun doute non plus pour eux sur la localisation de la plus grande installation industrielle du monde : elle est dans le Yorkshire, à Saltaire, près de Bradford, 103 000 habitants en 1851, la ville la plus polluée d'Angleterre, où 3 500 ouvriers et ouvrières travaillent, entre autres fibres, l'alpaga.

Au début du 19^{ème} siècle, personne n'aurait parié un *penny* sur les chances industrielles lainières de Bradford, 13 000 habitants en 1801, ni un sou sur celles de Roubaix et de Tourcoing, 9 000 et 12 000 habitants en 1806. Certes, on peigne à Tourcoing et on tisse à Roubaix depuis fort longtemps, mais à la main, tandis que les mécaniques du coton tournent à plein régime. C'est au cours des années 1830 que Roubaix et Tourcoing se tournent résolument vers la laine, sans abandonner le coton, et que certains entrepreneurs s'équipent en filatures (50 en 1840 à Roubaix, 1 en 1825). Equipées de métiers anglais du type renvideur, elles vont avoir rapidement leur machine à vapeur ; le tissage mécanique va suivre, toujours à la vapeur. Mais l'innovation majeure de cette période où la société proto-industrielle des deux villes bascule vers la société urbaine mécanisée, celle qui fait sauter, en amont de la filière, le goulot d'étranglement, c'est la mécanisation du peignage. Les merveilleuses peigneuses de Heilmann et de Holden permettent enfin de travailler en masse - de préparer plus vite au fil - les fibres longues et courtes, jusqu'alors cardées, qui arrivent en grande quantité d'Australie, de Nouvelle-Zélande, d'Afrique du Sud et d'Argentine. Cette conjonction entre la mécanisation d'une opération fort coûteuse en main-d'œuvre et la révolution de l'approvisionnement en matière première est la condition de la victoire emportée par le peigné sur le cardé, du déclin irrémédiable de Louviers, Elbeuf et Sedan, et de la croissance extraordinaire de Roubaix-Tourcoing. La condition mais pas l'explication.

On invoque couramment la proximité de l'Angleterre qui permettait aux deux centres lainiers du Nord d'importer des machines et des laines au meilleur coût et à information constante ; autre voisinage favorable, la Belgique et son charbon à bas prix. On cite encore l'aptitude des lainiers du Nord à varier leur production, à changer de produit et à en expérimenter de nouveaux. Mais tous ces facteurs ne donnent pas la clé du dynamisme et de la réussite de Roubaix-Tourcoing. À l'époque, une aventure industrielle est avant tout une rencontre féconde entre le capital et le travail, ou plutôt entre des détenteurs de capitaux offreurs d'emplois et une main-d'œuvre disponible, et le long rendez-vous qui a lieu dans ce district, de 1840 à 1914, est profitable à l'industrie textile et aux industriels. La population laborieuse a toujours été présente : l'accroissement naturel et le solde migratoire positif portent Roubaix du 211^e au 10^e rang des villes françaises, entre le début du siècle et 1891. Plus, le parallélisme entre la courbe de l'immigration belge et celle de l'activité lainière est impressionnant : venus de plus en plus loin de la Flandre, 48 % des 64 700 Roubaisiens en 1866 sont des Belges, comme Chantal Pétilion l'a démontré dans ses travaux. Ils ont fait la fortune de Roubaix.

Autrement dit, les richesses s'accumulent à Roubaix-Tourcoing en parlant anglais sur le marché des laines et des machines et en parlant français et flamand dans les peignages, les filatures et les tissages. En 1886, les Belges, alors majoritaires (54 %), occupent massivement les forts et les courées, le quartier de l'Épeule et la rue des Longues-Haies. Ils pèsent aussi très lourd dans l'orientation à la baisse des salaires. Ils restent toujours indispensables après 1889, en particulier ceux qui, refusant la naturalisation, choisissent de devenir migrants frontaliers quotidiens. « L'ouvrier étranger, dit-on à la Chambre de Commerce en 1904, est pour notre région une main-d'œuvre indispensable, en même temps qu'il est pour l'industrie une facilité en temps de chômage ; l'ouvrier s'en retournant alors

dans son pays et n'étant pas de ce fait à la charge de la commune, il ne fait pas concurrence à l'ouvrier à demeure fixe ; puis quand le travail reprend, il revient à nouveau ». Impossible de mieux définir l'armée de réserve. Mais aussi abondante et docile qu'elle soit, une main-d'œuvre ne devient facteur de croissance que si des entrepreneurs ont les moyens et le goût d'investir. Or, la propension à l'investissement, les Roubaisiens et les Tourquennois l'ont reçu en héritage, dès le berceau ; et si elle vient à manquer, la famille, par un mariage ou une commandite, rappelle qu'il est de principe chez les industriels, non seulement de conserver entre eux l'argent, de le condenser, mais aussi de l'augmenter afin que fils et filles entrent dans la carrière et les familles alliées avec plus de capital et de dot que père et mère. Ainsi Roubaix et Tourcoing, grâce aux réseaux familiaux, gardent leur négoce en laine et en tissus - Sedan le perd dès 1830 -, et surtout des dynasties puissantes et solidaires s'arrangent entre elles pour contrôler l'autofinancement, les alliances et les dots, maîtriser le marché du progrès technique, emballer la croissance. Reste à aménager la ville et à y déployer l'industrie et là, le capitalisme familial se révèle moins grand stratège que consommateur d'espace. Mais pourvu que la main-d'œuvre arrive à l'heure...

La période de l'entre-deux-guerres, de la « reconstitution » - et non pas de la reconstruction - à la crise des années 1930, mérite une attention particulière de la part du visiteur ou du curieux de l'histoire de nos deux villes lainières du Nord. Il peut imaginer facilement les magasins regorgeant de peigné, de fils et de tissus invendus, la panique des lainiers devant l'arrivée sur le marché des synthétiques, les licenciements de la main-d'œuvre dans les entreprises, bref tous les signes habituels d'une crise de surproduction. Il sera surpris, en revanche, des initiatives audacieuses prises par Jean Prouvost à *La Lainière* de Roubaix qui récupère une partie de son matériel en Allemagne et lance les laines à tricoter du *Pingouin*, ou par Paul et Jean Tiberghien qui forment en 1921 un groupe intégré à Tourcoing et Linselles, et en Belgique, à Mouscron et Renaix, ou encore par les frères Pollet qui créent en 1922 les *Filatures de la Redoute*, pour promouvoir le tricot à domicile, la revue *Pénélope* avec ses modèles et la vente à domicile de chaussettes, bas et couvertures. Aussi, sinon plus innovantes dans une conjoncture déprimée, l'installation de la société Dewavrin en Nouvelle-Zélande et à Bradford (1935), au cœur du monde lainier, des Lorthiois à Sao Paulo, et l'établissement par Toulemonde des *Trois-Suisses*, société de vente par correspondance, en 1934. Au total, à l'image de *La Lainière*, l'industrie de la laine passe mieux l'épreuve de la crise que celle du coton, sûrement parce que celui-ci a moins bien résisté que celle-là au premier assaut des synthétiques, et aussi parce que les patrons lainiers ne perdent rien de leurs capacités d'initiative et de rebondissement. Les *maîtres du Nord*, pour reprendre le titre de l'ouvrage de Pierre Pouchain paru en 1998, tiennent bon.

Les temps de guerre et d'occupation ne sont évidemment pas propices à une reprise. En juin 1942, la moitié des ouvriers d'avant-guerre travaille à horaire réduit ; six mois après la Libération, on travaille encore une semaine sur deux. Mais en octobre 1946, il n'y a plus de chômeurs. La relance est forte et durable, soutenue par les achats militaires pour cause de guerre d'Indochine puis d'Algérie, et par la volonté des civils de vivre plus confortablement. Mais la grande affaire en la matière ne tarde pas à être l'usage et le mélange avec les synthétiques, leur mode envahissante et la mort annoncée des vieilles fibres. Comme si, cent ans après que le peigné a remporté la bataille contre le cardé, une autre compétition s'engage entre le nouveau et la tradition. Et, de 1950 à 1973, les Français se mettent à dépenser moins pour leur habillement, et encore moins pour des vêtements de laine. Dans ce secteur, c'est le cycle cardé qui connaît des difficultés insurmontables, alors que le peigné tient encore bon en mélangeant, il est vrai, les fibres synthétiques à la laine peignée (40 % des fils de peigné en 1974). Le cycle peigné progresse même au cours de cette période, en productivité, grâce à une augmentation de la vitesse des machines dans la filature et le tissage, cela aux dépens de l'emploi. L'industrie de la laine modernisée ne peuple plus la ville. Elle ne supporte plus les petites entreprises qui doivent fermer les unes après les autres, laissant le champ libre aux concentrations horizontales et aux grands groupes. C'est l'époque de la formation des derniers grands peignages et tissages, des derniers grands

groupes : en 1970, *La Lainière de Roubaix* (Prouvost) avec 15 800 salariés pour le groupe, et *Pierre et Jean Tiberghien* avec 3 350 salariés figurent parmi les 25 premières grandes entreprises textiles européennes.

On connaît la suite : la désindustrialisation dramatique, *La Lainière de Roubaix* qui dépose son bilan le 17 janvier 2000 après 89 ans d'activité, le peignage *La Tossée* qui ferme ses portes en 2004 après un siècle et demi de travail, et puis ces chiffres sinistres :

Production (en tonnes) et emplois dans l'industrie textile à Roubaix-Tourcoing

	1973	2000
Peignage	110 000	34 000
Fil peigné	110 000	16 000
Tissage	47 000	14 000
Emplois	54 000	8 000

Source :

J. BONTE. *Patrons textiles*. La Voix du Nord, 2002, p. 320.

Difficile, dans ces conditions, de sensibiliser l'opinion à la beauté des usines et de conduire une politique de réhabilitation du patrimoine industriel sans rencontrer l'incompréhension, l'amertume ou la colère. Pourtant, les villes et les habitants de Roubaix et Tourcoing, fidèles à leur réputation de pugnacité, ont décidé, après avoir tenté et réussi de belles opérations, de se servir de leur histoire et de leur gloire industrielle comme d'un atout pour la modernisation.